

«LE NOUVEAU PENSEUR»¹

13 septembre 1895

Évêque Arseny

Par le même sage et savant maître Georges Scholarius, Dialogue «Le Nouveau Penseur» ou «Bavardages brumeux»

Personnages : Néophron (le Nouveau Penseur) et Paletim (l'Admirateur de l'Ancien). Néophron, je suis le patriarche, seigneur Grégoire, et Paletim est l'auteur de ce Dialogue.

Néophron : Aimeriez-vous discuter de nos divergences concernant la Divinité ? J'en ai longtemps rêvé, mais maintenant, pour la première fois, j'en ai le loisir. Et je crois que vous aussi êtes libre d'étudier.

Paletim : Non, bien sûr que non; car vous n'y connaissez absolument rien et vous ne faites que vous embrouiller. Que mes paroles ne vous offensent pas. Mais si vous le souhaitez, je vais mettre à l'épreuve ces subtiles ruses dont vous vous servez pour séduire les simples d'esprit.

Néophron : Quelles sont-elles ?

Paletim : Je ne saurais le dire avec certitude, car je ne vous ai rien entendu de tout cela de mes propres oreilles. Mais beaucoup disent que vous attirez une foule de sympathisants à chaque occasion – je ne sais comment le dire correctement – en nous censurant, en nous menaçant, en prédisant un désastre imminent et en nous en tenant responsables, puis en annonçant aussitôt une bonne nouvelle si, nous tombons à genoux, comme il est dit (Mt 4,9), nous vous adorons.

Néophron : Au fait, vous me l'avez rappelé. Est-il juste, pécheurs, que vous importuniez ouvertement vos concitoyens par vos harangues quotidiennes, alors que vous avez récemment convaincu ceux qui vivent hors de nous, par des lettres envoyées quotidiennement, de nous abandonner et de penser le pire de nous ? Et ceux-là ! Ceux qui avaient promis d'être avec nous et de défendre notre unité ! Ou que vouliez-vous dire d'autre en refusant de signer les termes de l'accord tant que vous n'aviez pas reçu de pièces d'or ? Réfutez cela ! Je nommerais bien ces personnes, mais je me retiens par respect. Quant à moi, je jure sur la sainte vérité, j'ai même converti beaucoup de mes biens en argent pour les dépenses; loin de moi l'idée de tirer profit des négociations pour l'union; Et moi aussi, après tout, j'ai succombé aux persuasions qui s'y sont exercées. Nombre de vos fidèles étaient prêts à désertir si nous ne nous étions pas empressés de répondre à leurs besoins, dont chacun se plaignait. Et maintenant, tel un monarque descendu du ciel, vous apparaissez avec arrogance et persuadez la foule de ne plus prêter attention à nous ni à ce que nous servons. Certains ont même écrit jadis le contraire de ce qui se dit aujourd'hui; un autre jour, ils le dénonceront publiquement. Mais ces mêmes personnes, avides d'honneurs et trompées, déversent leur vengeance sur leur foi. Ils semblaient vouloir recevoir des récompenses des Latins eux-mêmes, à l'instar de deux ou trois, à vrai dire, qui y sont parvenus. Et maintenant, privés du soutien des chrétiens, nous risquons, à cause de vous et de votre obstination, de devenir la proie de nos ennemis; ou plutôt, les Latins eux-mêmes nous puniront un jour pour l'offense que nous leur avons faite, lorsque moi et certains d'autres les irritons. Que savez-vous donc pour vous opposer avec autant d'obstination à ce qui a été généralement décidé ? Qui parmi vous sait théologiser ? Qui connaît même par son nom les œuvres de Dieu ? Qui est versé dans la dialectique, qui transforme trois de deux et le mensonge en vérité ? N'avez-vous pas honte de vos

¹ Cet ouvrage de Georges Scholarius (futur patriarche Gennadius de Constantinople) est publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque synodale de Moscou, n° 253 de son nouveau catalogue (Moscou, 1894). Sa datation est établie grâce au patriarcat de Grégoire Mammas, qui accéda au trône en août 1445, et à la mention d'un évêque latin qui s'opposa à Georges Scholarius lors de débats publics sur l'union florentine. C'est l'évêque Barthélemy de Crotone (originaire du sud de l'Italie), envoyé par le pape pour confirmer l'union, qui eut pas moins de quinze entretiens publics avec Scholarius au palais impérial, en présence de l'empereur Jean lui-même, de son frère Théodore Despote, cardinal commissaire pontifical, et de nombreux Latins et orthodoxes.

maîtres ? Votre enseignement n'est-il pas celui du nestorianisme, et par conséquent celui du défunt Théodore ? Et vous prétendez que c'est l'enseignement de toute l'Église; mais vous ne pouvez le prouver. Et vous persistez à vivre dans la désobéissance et le mensonge, et vous osez qualifier tout cela de nestorien ? Car il a dit que le Fils de Dieu n'est pas la cause de l'hypostase du Saint-Esprit. Cabasilas, Grégoire de Thessalonique et Grégoire de Chypre, qui ont tous anathématisé Beccus, ainsi que tous vos prédécesseurs, l'ont également affirmé. Et si nous vous choquons en quoi que ce soit, c'est que nous ne partageons pas vos croyances.

P. Maîtrisez-vous, ma chère tête ! Vos paroles sont inspirées par la colère, et rien n'est plus téméraire que cette passion.

N. Me conseillez-vous de me maîtriser ? J'aurais même envie de vous frapper, de vous chasser d'ici, de vous bannir au-delà des Colonnes d'Hercule !

P. Voyez-vous ! Comment pouvons-nous avoir une conversation sur des sujets divins si la colère vous saisit à ce point que vous dites non seulement des choses indécentes et intolérables, mais que vous vous contredisez aussi ? Que votre irritation soit à la fois juste et méritée; après tout, c'est un grand obstacle à la conversation. Et je n'ai d'autre choix que d'être d'accord avec vous sur tout, de me taire et de paraître vaincu, ou de me retirer. Je pense que cette dernière option est plus convenable. Car pourquoi importuner un cher époux qui parle de façon désagréable ? Sur ce, vous priant de m'excuser, je m'en vais. N. Mais je ne vous laisserai pas partir.

P. Je resterai, si, bien sûr, vous parvenez à maîtriser votre irritabilité.

N. Je suis déjà calme. P. Dites ce que vous voulez, sans confusion comme auparavant, sans indiscrimination, et sans tout chambouler; mais en commençant par ce qui vous semble le mieux, suggérez une chose, puis passez à une autre, et je vous répondrai à chaque proposition du mieux que je pourrai. Car je suis heureux, qu'en pensez-vous ? – d'entendre de votre part, même si c'est hors sujet, la même chose que beaucoup m'ont souvent dite auparavant. Et presque en tout, cela s'est avéré vrai, et je ne place rien au-dessus de la vérité. C'est pourquoi je dois souffrir, si cela peut s'appliquer à un homme qui souffre pour la vérité; et je vous souhaite d'avance bonheur dans ces situations, lorsque l'occasion se présentera. Car j'étais navré qu'un homme si cher et si bienfaiteur, je vous le dis à vrai dire, lorsqu'il discutait avec ses proches, certains semblaient avoir raison, mais la plupart le ridiculisaient.

N. Vous parlez bien, et je vous suis très reconnaissant de cette excellente solution. Mais comment allons-nous mener la conversation ? Car en toute chose, il faut d'abord considérer la méthode et la déterminer; n'est-ce pas ?

P. En effet.

N. Et en effet, je le pense aussi (il est nécessaire de poursuivre). Je ne vais pas rivaliser avec vous comme le font les instigateurs rusés, mais à partir de la première prémisse de celui qui dit la vérité, je formulerai une proposition vraie et mènerai le discours. Vous pouvez cependant me convaincre de l'insuffisance de preuves, en vous appuyant sur la prémisse la plus importante ou la moins importante, ou les deux, ou, si vous préférez, en la réduisant à l'impossibilité (l'absurdité) de la conclusion (car vous craignez même de tirer de telles conclusions). Ainsi, contrecarrez l'apparente force de mes propos. Êtes-vous d'accord ?

P. Eva ! Vous vous êtes soudain révélée à nous comme une dialecticienne, ayant probablement étudié les Muses, et en particulier Uranie, qui, dit-on, est aussi versée en mathématiques et en dialectique que d'autres le sont dans d'autres domaines.

N. Cela vous surprend-il ? Que penseriez-vous de moi si je raisonnais différemment sur ce sujet précis ? C'est-à-dire que, plutôt que la prémisse majeure, j'accepterais, pour employer un terme géométrique, celle qui se rapporte à la prémisse recherchée, et plutôt que la prémisse mineure, celle qui se rapporte à la prémisse donnée; ou, pour le dire plus naturellement, la première prémisse découle d'un attribut accidentel, et la seconde de l'objet lui-même. Car ces premières méthodes sont familières à beaucoup.

P. Ah, c'est vrai, et même mieux que ce que l'enseignement et l'inspiration des Muses pourraient laisser paraître. Mais je suis fort étonné, et, franchement, stupéfait, que vous n'ayez pas redressé cet évêque, qui avait hésité et doutait, par des paroles flatteuses, sans le fortifier, ni enchaîné le Scholarius objecteur avec de telles chaînes terribles, mais l'avez laissé se vanter de sa victoire éclatante.

N. Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

P. Ne vous souvenez-vous pas des conférences où tous les partisans de ces innovations étaient présents, et presque tous se trouvaient des deux côtés de celui dont nous parlons, et la foule était extraordinaire ?

N. Je me souviens que l'évêque a parlé contre vous et pour nous, et que l'un des vôtres, dont vous êtes si fiers, a parlé contre lui; mais je ne comprends toujours pas de quoi vous parlez.

P. : Avez-vous seulement oublié que vous faisiez tous du bruit, que vous vous moquiez, que vous menaciez et que vous étiez en colère ? Ce faisant, bien sûr, vous tentiez d'endiguer l'assaut de cet homme contre vous et, si possible, d'affaiblir ce qui, par son torrent irrésistible et la vérité, vous avait menés, vous et l'évêque, plus loin encore que nous ne l'avions espéré. Et si, après avoir pris la bonne décision, vous n'aviez pas mis fin à ces querelles, alors, comme le dit le proverbe, vous auriez dû au moins recourir au casque de l'Hadès. Mais, voyant trop tard ce qu'il fallait faire, vous vous êtes cachés lorsqu'il a lancé le défi et voulu légitimement formuler sa propre requête; ou plutôt, lorsque nous l'avons défié. Car il est entré dans la querelle, contraint par l'un ou l'autre camp, cherchant toujours d'abord à faire la paix avec tous.

N. : Je nie tout cela.

P. : Que reconnaissez-vous de l'opinion généralement admise si vous rejetez cela ? Mais vous devez reconnaître la vérité. Et il semble, à en juger par votre argumentation persistante, que vous nous parliez délibérément de manière interminable, dans le but d'exercer une forme de dialectique.

N. Vous plaisantez, et vous allez me forcer à manquer à ma promesse, et vous allez encore me reprocher ma colère. Car je ne tolère aucune hypocrisie. Et maintenant, si vous ne cessez pas de plaisanter, je vais me mettre en colère.

P. Ne vous mettez pas en colère, pour l'amour de Dieu ! Restez calme. Je tiens seulement à vous rappeler comment cet évêque, en conclusion, a formulé le syllogisme suivant, après l'avoir longuement vanté et affirmé que personne sur terre ne pouvait le réfuter. Il voulait, je crois, désigner par là les peuples vivant sur toute la terre. Il dit : « Tout ce qui appartient inséparablement au Père et au Fils en propriétés divines est commun au Père et au Fils. Mais la procession du saint Esprit appartient inséparablement au Père et au Fils. Par conséquent, l'émanation du saint Esprit est commune au Père et au Fils. » Puis il ajouta la justification de certaines de ces prémisses, du moins c'est ce qu'il croyait. N'était-ce pas là le syllogisme ?

N. Absolument, je m'en souviens très bien.

P. Et le défenseur de notre opinion me semblait, et je ne lui prêtai pas attention, et beaucoup d'entre vous pensèrent qu'il ne répondrait pas à ce discours si éloquent; car il avait l'air d'un homme à cette disposition, et en même temps il esquissait un sourire, comme à son habitude. Mais soyez patients; sinon, je vous vois vous agiter à nouveau.

N. Vous avez raison; car qui restera calme quand on s'éternise inutilement et que, par des louanges qui, telles des ouragans, attisent l'agitation ? Mais terminez ce que vous avez à dire. P. Alors, regardant son adversaire et nous tous d'un air radieux et avenant, il commence son discours comme à son habitude, mais aborde la conclusion avec une grande assurance, déclarant : « Je pourrais, si je le voulais, vous exposer la ruse de vos discours et le tort considérable qu'ils causent à la terre. Mais puisque vous vous offusquez lorsqu'on qualifie ainsi vos conclusions (sous prétexte que le concept que vous avez inventé nécessite encore des preuves; or, ni vous ni beaucoup d'autres, qui peinent à discerner les erreurs d'expression, ne le remarquez; et maintenant, vos propos manquent de force probante, ce qui, dans le cas présent en particulier, permettrait de

prouver plus clairement ce qui l'est moins) : je n'en parlerai pas maintenant. Quant aux preuves des prémisses que vous avez utilisées, comme on écrase les têtes de l'hydre avec les massues d'Hercule, avec les paroles des maîtres, je démontrerai que votre attaque contre nous relève davantage du commérage que de l'œuvre d'une âme éplorée. Mais voyons d'abord ce qui suit, si cette conclusion est valable. Pour en venir à Le Saint-Esprit est commun au Père et au Fils, et tout ce qui est commun au Père et au Fils est commun à l'Esprit; par conséquent, selon vous, faire naître le Saint-Esprit est propre à l'Esprit. C'est tout à fait absurde, même à vos yeux. Et s'il est impossible d'énoncer des prémisses vraies et d'en déduire une fausseté (directement) et par elles, alors la fausseté réside dans les propositions fondamentales mêmes. Mais la prémisse que j'ai ajoutée, que vous appelez vous-même la principale, provient littéralement de Denys et de Basile, ce qui explique que la fausseté ne vienne pas d'elle; il en résulte qu'elle provient d'une autre. Et cette autre était la conclusion de votre raisonnement, disons-le ainsi. Par conséquent, vous vous êtes trouvé bien loin de la vérité. Puis, après lui avoir décoché, comme il l'avait menacé, des flèches de vérité et les jugements des docteurs, le laissant comme abasourdi et vaincu, il remporta clairement la victoire, tant devant le juge lui-même que devant vous tous, ses adversaires. Car il semblait que, dans une sorte d'inspiration et Dans cet état d'extase, il prophétisait plutôt que de prononcer des paroles humaines. Et moi-même, j'aurais souhaité, au moins une fois dans ma vie, avoir pu parler avec une telle inspiration, ne serait-ce que pour avoir la force de prouver que la générosité distingue le Père du Fils, comme il l'a si merveilleusement démontré.

Pourquoi donc, en disant cela, suis-je insupportable à vos yeux ? Il m'a paru étrange, en effet, que vous, doté d'une telle capacité de raisonnement – comme si vous étiez sorti de l'école de Chrysippe, comme je le comprends maintenant –, n'ayez pas soutenu votre ami dans l'adversité, mais l'ayez laissé, abandonné par les siens, subir la défaite. Car s'il n'y avait pas eu de bruit, on aurait dit que vous n'aviez jamais existé; or, vous ne lui avez été d'aucun secours dans la cause commune ! Et avec sa défaite, vous chutez vous-même, bien sûr.

Non, mon ami, et il ne m'a pas été difficile de renoncer à d'autres choses. Car cet homme véritablement extraordinaire, à mon avis, hier comme aujourd'hui, comme vous, applique à la matière non seulement les mots, mais aussi les circonstances, à ceci près qu'il se cache derrière ces dernières et pense à Dieu comme nous. Quant à cette transformation qui vous étonne, je me suis moi-même souvent étonné d'être devenu, en si peu de temps, dialecticien, et, plus important encore, théologien. Car ce que j'ai récemment démontré, et ce qui est le plus profond, est clair même pour les enfants; mais ce que je maîtrise particulièrement est nouveau, inhabituel et inaccessible à beaucoup d'entre vous. Tel est, par exemple, l'existence en Dieu d'une double productivité, la précipitante et la subordonnée, et le fait que Dieu pense d'abord et veut ensuite, ce que vous attribuez à Ptolémée et Valentin, anciens hérétiques,⁹ sans savoir comment vous l'avez découvert. Bien sûr, je blâme moi-même la grande ignorance de ceux qui supposent qu'il serait impossible de distinguer le Fils de l'Esprit autrement qu'en supprimant le rapport de causalité inverse, comme si c'était le seul moyen de distinguer les Personnes divines¹⁰. Thomas d'Aquin accordait une grande importance à cette opposition, pensant ainsi prouver que le Fils est l'auteur de l'Esprit; mais il s'est manifestement éloigné de la vérité et n'a pas atteint son but, puisque d'autres lui opposent deux productivités de Dieu, sur lesquelles ils s'appuient non seulement pour le contredire, mais aussi pour contre Thomas lui-même. Quel est donc le sens de l'amour mutuel et de la volonté unanime ? Ne nous indiquent-ils pas presque clairement la procession ineffable et inconcevable de l'Esprit ? Quel Basile, quel Grégoire, quel Damascène, le compilateur de la Théologie, l'a su ? Mais j'ai saisi cela et bien d'autres choses semblables dans cette sagesse récente, et c'est pourquoi je méprise la foule, la plaçant au même rang que les souris et les moucherons, ne connaissant rien d'autre que ces choses habituelles et fastidieuses. De même, comme auparavant, il me semblait que cet insupportable Scholarius, comme beaucoup le considéraient, ne fréquentait guère les cercles savants, mais préférait se consacrer à sa propre réflexion, notamment après la mort d'Ignace, du célèbre théologien Joseph, de Macaire d'Athos et de tant d'autres hommes illustres qu'il avait côtoyés de leur vivant et qui l'avaient respecté; et aujourd'hui encore, il me paraît être une sorte de faiseur de miracles. Si, après ces douze conférences et en moins de deux ans, je me sens déjà beaucoup plus sage, combien plus a-t-il dû progresser, lui qui, avant même d'avoir vingt ans, s'était déjà intéressé à la philosophie ? On ne lui reprochait aucune faiblesse en rhétorique, même dans sa jeunesse, et, dans les conversations helléniques (érudites), il servait déjà d'exemple aux plus exigeants. Je compare notre inclination actuelle à cette sagesse acquise si rapidement. De nos jours, les hommes instruits s'instruisent rapidement, et le témoignage des personnes compétentes n'est plus requis comme autrefois; mais quiconque, même sans maîtriser les rudiments de ces sciences, se proclame orateur ou philosophe, la foule est obligée de le croire. Et tant mieux ! Car qui se porterait garant devant les

juges pour un homme qui ne comprend rien à la science, sinon lui-même ? Mais si un homme se montre volubile et audacieux, n'hésitant pas à s'attribuer les plus grands exploits, rien ne l'empêchera d'être considéré comme un surhomme. S'il est toutefois nécessaire d'humilier autrui, mieux vaut miser sur la stupidité et la prétention. Car, malgré une réticence intérieure, il faut bien approuver ouvertement ses agissements pour déshonorer tel ou tel, jusqu'à ce que, confrontés à la vérité et incapables de supporter le reproche de leurs actes, ils aient honte de ce qu'ils ont fait à ceux qui les respectent. Car il est délicat de saper la réputation de quelqu'un, forgée par de nombreux actes et des années d'expérience, et profondément ancrée dans les cœurs. Il est facile d'accorder des privilèges à ceux qui ne les méritent pas, comme des présidences, des fonctions publiques ou des récompenses; mais la renommée ne peut être conférée par le seul désir à quelqu'un qui ne la possède pas. Autrement, ce serait la plus grande des violences, un affront à la vérité, et la vertu deviendrait vaine, livrée à la merci de telles machinations et obscurcie. N'est-ce pas, à votre avis ?

P. Et tout à fait, et je suis vraiment ravi de votre raisonnement sur ce point; car je n'ai jamais entendu personne parler avec plus de justesse. Et ici, soit dit en passant, les paroles de saint Jean Chrysostome me sont revenues à l'esprit, paroles que j'ai souvent commentées sur ce même sujet, et je me suis émerveillé de la sagesse de ce grand homme, cessant ainsi de m'affliger et, à bien des égards, reportant la faute sur la nature humaine, en tenant compte à la fois de la valeur de celui qui dénonce cela et de la ruse de ceux qui le font. Car dans le cinquième mot, «Sur le sacerdoce», il raisonne ainsi littéralement. «Nombreux sont ceux qui, dit-il, s'attaquent en vain à celui qui a l'éloquence, et, n'ayant rien à lui reprocher, si ce n'est que tous reconnaissent son talent, ils s'irritent. Et il doit supporter avec magnanimité leur amère contrariété. Car, incapables de dissimuler cette haine maudite qu'ils accumulent imprudemment en eux, ils l'injurient en secret, le réprimandent, le calomnient et le diffament ouvertement. Et si l'âme s'affligeait de chacun de ces événements et s'en irritait, elle serait contrainte de plier sous le poids du chagrin. Car ils ne se vengent pas seulement par eux-mêmes, mais aussi par l'intermédiaire d'autrui. Et souvent, choisissant quelqu'un de peu habile en éloquence, ils le couvrent d'éloges et s'émerveillent de lui au-delà de toute mesure, certains par frénésie, d'autres par ignorance et envie, uniquement pour saper sa gloire, et non pour faire croire à quelqu'un qui ne l'est pas qu'il mérite l'admiration.

Cela suffit pour l'instant. Mais, pour l'amour de Dieu, ne...» Dites-moi que Scholarius est hypocrite envers les traditions des Pères. C'est fort probable, car il n'est pas ainsi à tous autres égards. De plus, il aurait pu recevoir de nombreux honneurs des Latins et exercer une grande influence parmi vous s'il avait choisi de se ranger de votre côté. Vous-mêmes le confirmerez aisément. Il aurait même été pire et plus insensé que Margitus s'il avait, ayant eu l'occasion, choisi une vie périlleuse, comme quelqu'un qui se soucie peu de son corps et de son âme. Mais c'est pure folie de parler ainsi de lui et de croire ceux qui le disent. Au contraire, il faut s'émerveiller de cet homme magnanime qui endure la perte de tout et qui, de surcroît, ne fait rien de honteux. Il est clair pour tous combien il mérite d'être estimé; mais pourquoi vous vous permettez de causer des ennuis à un tel homme, et si vous comprenez bien pourquoi vous préférez de telles choses, est bien difficile à dire. Mais laissons-le de côté et revenons à notre conversation. À propos d'avant.

N. Vous vous souvenez, bien sûr, comment cela a été convenu ?

P. Comment pourrais-je oublier ? N'aviez-vous pas dit que nous devions mener notre débat de cette manière : l'un de nous énoncerait la prémisse et présenterait la conclusion, et l'autre s'y opposerait ou serait d'accord ?

N. C'est ce que je voulais; et qu'en pensez-vous ?

P. Je n'aime pas ça.

N. Pourquoi ?

P. J'ai peur que vous ne me considériez soudainement comme un Latin; car je ne dis plus, comme au début, que je ne sais rien.

N. La raison vous convaincra; de quoi avez-vous peur ?

P. Non (pas de la raison), mais de la ruse.

N. Mais vous me réfuterez, si vous en êtes capable.

P. Même si vous n'en êtes pas capable, cessez d'essayer de me piéger; car je ne mets pas en péril une chose insignifiante.

N. Comment donc, à votre avis, puis-je vous transformer instantanément en Latin ?

P. Ainsi. Tout ce qui est dit appartenir à quelqu'un, non pas comme une acquisition ou comme une partie de quelque chose, mais l'hypostase, par sa seule nature, est elle-même une hypostase, et c'est de cette hypostase qu'elle tire son nom, et c'est d'elle qu'elle tire son être, comme d'une cause. Mais le saint Esprit est appelé le Fils (Gal 4,6), avec tout le reste en plus, comme dans une prémisse majeure. Par conséquent, le saint Esprit tire son être de Lui, c'est-à-dire du Fils, comme d'une cause. – Et ainsi de suite. L'expression «du Fils» est équivalente à l'expression «par le Fils». Car, de même que les Européens disent la première, les maîtres asiatiques le disent aussi. Mais l'être, par conséquent, vient du Fils; car dans de telles expressions, le sens est unique et identique. – Et le troisième syllogisme concerne l'argent, et le suivant est fondé sur la gloire. Laissons-les donc de côté.

N. Ainsi, avec ces conclusions, qu'elles soient miennes, je vous en ferai un latin !

P. Je le ferais bien, si je ne pouvais le réfuter.

N. Alors réfutez-le !

P. Mais même si je peux réfuter cela, Vous vous lancez aussitôt dans d'autres syllogismes : «Tu vas faire de moi un nestorien !»

N. Oui, tu es exactement comme ça.

P. Sans le devenir ? Comment est-ce possible ? Car il a fallu que j'existe d'abord, et que je sois ensuite. Car ce qui est (a un caractère contingent et une existence transitoire) n'a pas d'existence finale, dit ton Aristote.

N. Tu parles magnifiquement. Alors je vais te convertir.

P. Tu n'y arriveras pas, je t'en suis témoin par Dieu ! Mais si j'étais à ta place, je ferais pareil. Ne puis-je pas être mauvais en tout ? Seulement, je ne le veux pas; mais c'est ce que je veux, te convaincre. Toute opinion de Nestorius était nestorienne; mais Nestorius pensait que l'Esprit n'a pas d'existence du Fils; par conséquent, l'opinion selon laquelle l'Esprit n'a pas d'existence du Fils est une opinion nestorienne. Et encore une fois. Quiconque adhère à la pensée nestorienne est nestorien; mais celui qui pense que l'Esprit n'a pas d'existence du Fils adhère à une opinion nestorienne; ceci est prouvé ! Par conséquent, celui qui pense ainsi est nestorien. Et encore une fois : quiconque pense ainsi est nestorien;

P. Et pourtant, c'est précisément ce que je vais faire. Toute opinion de Nestorius est nestorienne; vous l'avez donc affirmé jadis contre moi, et vous ne pouvez plus nier cette proposition. Or, que Dieu le Père soit inengendré et que le Fils de Dieu soit consubstantiel au Père est une opinion nestorienne, comme l'exprime clairement le Credo de Nestor. Par conséquent, c'est une opinion nestorienne, et vous qui le pensez, vous êtes nestorien. Car je n'ai point besoin de composer de longs syllogismes. Voyez, vous avez éprouvé la douleur d'être frappé par votre propre flèche; mais si vous la ressentez tant que ça, alors réfutez-la. Restez-vous silencieux ? Quant à moi, effrayé par tout cela, même par le pire, que vous puissiez faire de moi un oiseau, un arbre, une pierre, et finalement, complètement inexistant, je ne veux pas me soucier d'une analyse détaillée, et je ne veux pas être tout cela. Car, selon l'enseignement de ce monstrueux Empédocle, cela existait jadis dans l'état originel des choses, mais la nature ne produit plus rien de tel. Et même si quelque chose de semblable devait apparaître, cela périrait inévitablement avant de pouvoir être supporté par d'autres êtres, dégoûtés par une vision aussi monstrueuse et répugnante, tout comme Persée détruisit la Gorgone et Bellérophon la Chimère. Pour moi, la simple perte de mon humanité est le plus grand des malheurs, et je veux demeurer en communion avec la nature seule, et non avec

quelque autre, bigarrée et complexe. Car la véritable existence est d'être humain. Et puisque je ne consentirai jamais à être le jouet de charmes syllogistiques, cherchez donc une autre voie. Car, d'ailleurs, quel que soit votre choix, il me conviendra également.

N. Parlons, si vous voulez, précisément de cette manière, comme le fait la foule.

P. Et qu'est-ce qui m'en empêche ? Il me semble à la fois plus humain, autant qu'il puisse l'être, et plus naturel.

N. Vous parlez mal; mais je cède.

P. On ne peut pas tout rejeter, mais il faut s'entendre sur certains points. Sinon, nous ne nous comprendrons pas nous-mêmes, parlant à tort et à travers, sans aborder aucun point initialement tenu pour acquis.

N. Bon, admettons qu'il l'ait dit (je ne sais comment l'exprimer au mieux). Mais forçons-nous un peu et donnons à notre discours une teinte quelque peu platonicienne; car notre discours ne doit évidemment pas être vulgaire et grossier.

P. Certainement pas; il ne devrait pas en être ainsi non plus.

N. Mais peut-être voudriez-vous tout adapter aux conversations de Lucien ?

P. Loin de là ! Car lui aussi s'est adonné à bien des absurdités semblables, même si, sur certains points, son raisonnement est judicieux. N. Comment alors peut-on approuver une telle conversation, qui ne s'applique ni à Platon ni à Lucien ? Parce qu'il faudrait l'écrire, et alors beaucoup la copieraient. P. Est-il donc nécessaire de suivre les Anciens en tout point, ou faut-il aussi introduire des innovations en certains domaines ? Au moins, vous, en introduisant des nouvelles sur les sujets les plus importants et en négligeant les décrets des pères, vous pensez ne rien faire de mal, et vous vous efforcez de comprendre ce que pensaient ceux qui vivaient il y a six cents ans, mais vous refusez de voir comment nos pères ont pensé, depuis cette époque jusqu'à nos jours, des opinions de ceux qui les ont précédés, comme si vous étiez les meilleurs juges de tous. Mais ne vous en faites pas; parlez seulement pour pouvoir me répondre. Car si mes propos s'avèrent blâmables, c'est moi qui devrai m'excuser davantage, puisque c'est moi, et non vous, qui violerai les usages de ces conversations, en répondant par les arguments les plus longs et les plus sincères, si bien que vous ne pourrez maintenir l'apparence de ces échanges, en posant des questions à votre tour, en revenant sur les mêmes sujets et en les contestant. Et rares sont ceux qui, comme nous, tiennent une conversation, à part nous deux, et nous disons tout nous-mêmes, sans le répéter à personne.

N. Qu'il en soit ainsi.

P. Parlez donc.

N. Maintenant, je parle. Nous sommes amis de l'unité et seuls parmi les citoyens – des gens de bien –, car nous seuls ne désirons que le bien, tandis que vous luttez tous contre votre propre salut.

P. Vous mentez.

N. Mais il ne suffit pas de parler ainsi.

P. Et aviez-vous raison de dire cela ?

N. Je peux le prouver.

P. Que vous le prouviez ou non, je me tairai.

N. Mais pourquoi ?

P. Parce qu'il ne nous est pas permis de nous quereller (II Tim 2,24), même avec ceux qui le souhaitent.

N. Nous seuls discernons ce qui est dû, et tenterions-nous ceux qui, par des promesses d'honneurs, les contredisent et les calomnient avant et après les avoir reçus ? Mais vous êtes aveugles et insensés, et c'est vous qui perdez vos âmes et ce bien-être temporaire, vous qui le recherchez honteusement et sottement. Que répondez-vous à cela ?

P. Et vous mentez, bien que vous sembliez louer certaines choses par nécessité.

N. Vous répondez impoliment.

P. Au moins, cela se comprend; et répliquer à un mensonge est tout à fait poli.

N. Mais j'en dis plus. Nous seuls sommes instruits et comprenons l'Écriture, savons juger les dogmes avec discernement, connaissons bien le sens de la préposition « dia », et nous harmonisons bien les enseignants européens avec les enseignants asiatiques, mais vous n'avez rien de tout cela.

P. Et à cela suit la même réponse.

N. Vous ne dites rien ?

P. Je n'entends rien.

N. Voilà vos longs discours dont vous menaciez de nous noyer ! Mais si vous persistez à répondre si peu, je ne vous écouterai plus; car il me semble que vous plaisantez plus que vous ne parlez. Ou peut-être, même incapable de répondre, vous retenez-vous ainsi, pensant pouvoir dissimuler votre propre incompetence ? Mais voici ma dernière tentative. Peut-être refusez-vous d'être d'accord avec nous par mépris pour notre ignorance, mais dans d'autres pays, il y a bien plus de gens instruits que ceux qui nous contredisent aujourd'hui, et nous nous soumettons à eux. Pourquoi donc refusez-vous de céder, au moins à eux, sinon à nous ? Et comment pourrions-nous, les ayant abandonnés, vous préférer, vous qui êtes incomparablement pires qu'eux ?

P. : Vous pouvez, si vous voulez inventer autre chose, citer ceux qui sont plus nombreux et plus instruits que nous. Je n'en citerai aucun autre. Mais nos pères (et nous sommes des descendants des Grecs) sont bien plus nombreux que nous et plus sages, non seulement que nous, mais aussi que vous et tous ceux qui partagent vos croyances. Il s'agit de Platon, du célèbre Aristote, de Pythagore, d'Anaxagore, d'une multitude de philosophes et de nombreux rhéteurs qui considéreraient notre foi comme une folie, comme le dit Paul (I Cor 1,21-23). À votre avis, nous devrions tous nous appliquer à leur exemple, puisqu'ils sont à la fois plus nombreux et plus sages. Je ne parle pas comme quelqu'un qui rejette les dogmes – loin de là ! – mais comme quelqu'un qui tient compte de ce que je dois vous répondre.

N. Pourtant, même les plus sages d'entre vous ont récemment partagé notre avis.

P. Il n'est pas vrai que ceux qui frappent leur mère sont plus sages que ceux qui lui obéissent; ils sont peut-être plus sages que ceux d'aujourd'hui, qui ne comprennent pas ce qui est pourri en eux et qui, par conséquent, les écoutent. Il y avait beaucoup de disciples du Christ, mais Judas portait ce nom à tort. Tandis que le premier rayonnait par sa foi, il fit preuve d'une ruse diamétralement opposée. Combien, à votre avis, étaient plus sages que Cydonius et le Boiteux, et avant eux, sinon en tout, du moins en matière divine ? Mais ceux-ci frappaient leurs mères, et ceux-là gardaient le silence par ignorance; c'est pourquoi nous ne devrions pas qualifier de désespérés ceux qui ont précédé Cydonius et le Boiteux. Ou encore : à qui appartenaient ces disciples, et à qui appartenaient-ils eux-mêmes ? Car ils n'ont pas tout découvert par eux-mêmes; au contraire, les vôtres ont tout appris par l'étude et n'ont rien inventé. Or, jadis, nul n'osait lever la main sur sa mère; et lorsque tous étaient guidés par l'humilité, pourquoi lutter contre des chimères ? Et si aucun de ces gens ne les égale ou ne les surpasse (admettons-le !), et que vous ayez aujourd'hui du mal à en trouver beaucoup qui leur ressemblent, alors, pour cette raison, nous ne reconnaissons certainement pas comme licite quoi que ce soit que vous puissiez inventer à

l'encontre des lois en vigueur. Comment pourrait-il en être autrement, puisque les écoles sont fermées, que le désir de science s'est éteint, que chacun s'affaire à satisfaire ses besoins essentiels et méprise les arts libéraux, car ceux qui les maîtrisent sont vus chaque jour mendier leur pain auprès des percepteurs d'impôts, alors qu'ils devraient être les premiers à jouir des biens de la patrie, et à juste titre ? Mais même dépourvus de cette sagesse humaine et de cette curiosité, tous comprennent néanmoins et ne souhaitent en aucun cas franchir la ligne de démarcation ni modifier les limites tracées pour eux par leurs pères (Pro 22,28); car ils considèrent cela comme une obligation. Et cela vous convient, à vous comme à tous, même si, par quelque éloquence, vous avez une certaine supériorité sur ces sots. De plus, il n'est pas inconnu que Cydonius lui-même et Cléopâtre, sa disciple, aient été expulsés ou aient fui en raison de désaccords sur d'autres dogmes, et qu'ayant rejoint cette église – j'ignore quel est le rapport avec ces dogmes, et sachant pertinemment que je garderai le silence – comme une sorte de châtiment pour les avoir acceptés, ils approuvèrent ces enseignements, et en même temps, ils mirent en scène une défection plausible et délibérée, comme s'ils préféraient cette église non par nécessité, mais parce qu'ils la jugeaient plus compréhensive que leur église d'origine.

N. Comment en êtes-vous venu à adhérer à ces dogmes ?

P. Par passion; et cela est arrivé à beaucoup avant nous. C'est pourquoi l'Église a édicté des décrets sur la conduite à tenir pour ceux qui tombent dans un piège semblable, car une telle chute peut se reproduire. Mais il est honteux de ne pas abandonner le mal, mais plutôt d'y persévérer, disait le grand Grégoire.

N. Vous considérez donc l'Église latine comme hérétique ?

P. Et vous qualifiez la nôtre d'hérétique; mais comment mieux vous poser la question ? Souvent, devant tous, vous nous appeliez, nous et nos ancêtres, nestoriens, parce que nous croyons que le Fils de Dieu n'est pas la cause de l'hypostase de l'Esprit, mais seulement pour nous la cause de ses dons gracieux (Jn 20,22; Rom 1,5), qu'il est consubstantiel à lui, que l'Esprit demeure inséparablement en lui et lui dans l'Esprit, et que c'est par lui que l'Esprit est envoyé du Père. Nous croyons aussi en autre chose, qui démontre l'unité de ces hypostases par nature, puisque seul le Père donne un tel être (personnel) à ceux qui procèdent essentiellement de lui et qui sont hypostatiquement distincts de lui. C'est pourquoi vous appeliez les croyants ainsi. Et ce récit, rapporté par les anges, sera présenté à votre reproche par vos ancêtres, lorsque, selon l'enseignement de notre foi, nous devons tous rendre compte non seulement de nos paroles (Mt 12,36), mais aussi de nos pensées (I Cor 4,5). Vous agissez ainsi; Mais quel genre d'esclavage nous impose-t-on, si fort et insurmontable, alors que, malgré la détresse des affaires publiques, la Foi, par la grâce du Christ, demeure intacte, comme auparavant ? Non, ceux qui sont intelligents devraient observer ce que les Pères ont décrété et ne pas discuter avec des étrangers. Car les Latins ne veulent pas de nous comme enseignants et juges de leurs inventions; au contraire, ils estiment bon que nous le soyons, et, bien sûr, ils persuadent certains de ceux qui sont capables de se laisser convaincre par n'importe quel argument.

N. Néanmoins, il est évident qu'ils sont les seuls à croire correctement. Car eux seuls, parmi les chrétiens, prospèrent, tandis que ceux qui vivent dans ces contrées et appartiennent à notre Église subissent d'extrêmes épreuves de la part d'ennemis impies. Et les Latins vivent dans l'abondance, tandis que nous sommes accablés par une multitude de calamités.

P. Cependant, mon ami, ce jugement est bien pauvre. Car le faux enseignement de Mahomet s'est enraciné dans les chrétiens encore unis²³, et, dès le début, a failli submerger les peuples latins et asservir toute l'Italie. Et parmi nous, peut-être, subsistaient encore quelques traces de l'ancienne noblesse, mais nous savons comment les disciples de Mahomet ont opprimé toute l'Italie et l'Église, alors riche et puissante. Pour nous, cependant, les choses étaient alors plus heureuses, et nullement pires qu'auparavant. En réalité, peu importe que ce soient les Libyens²⁴ ou les Turcs qui vainquent les chrétiens, pourvu qu'ils nous attaquent pour la même raison et demeurent ennemis de la vraie Foi. Et si cela est considéré comme une preuve importante contre la Foi, alors nous ne sommes pas plus méprisables que ceux qui ont connu des épreuves semblables, voire pires. Et si, libérés des troubles, ils vivent à nouveau dans l'aisance comme avant, alors, premièrement, ils ne sont pas entièrement libres, car les luttes intestines sont un mal plus grand que les ennemis extérieurs. Et nous, tourmentés par ces impies, nous attendons à juste titre une forme de châtiment, car nous périssons à cause de la Foi, alors que nous pourrions vivre paisiblement en y

renonçant. Eux, chrétiens, souffrent les uns des autres. Puis, et l'on ignore combien de temps durera notre malheur, peut-être viendra-t-il. Mais je crains le pire ! Et alors, nous ne méritons aucun blâme pour la Foi. Je vais cependant vous révéler un jugement certain, souvent négligé. Comme pour accomplir un signe pour les vrais chrétiens, Dieu a permis la souffrance en ce monde. Car il a lui-même averti que nul ne peut servir Dieu et Mammon (Luc 16,13), et que celui qui cherche à sauver sa vie, comme beaucoup le font (Matthieu 16, 23), se perd imperceptiblement (Mt 16,25). Ainsi, si les souffrances de ce monde permettent d'accéder à la vie future, mais qu'elles sont impossibles pour ceux qui vivent dans le luxe et se complaisent dans tous les plaisirs, et que le Seigneur est descendu pour nous guider vers la vie, il était nécessaire qu'il traverse la souffrance dans la chair, comme il l'a fait (Héb 2,18, 4,15), et que ses disciples endurent les mêmes souffrances, s'ils veulent atteindre la fin qui les attend (1 Pierre 1.9) et participer à la gloire de leur Chef (Héb 2,10). Car, en récompense de son obéissance au Père dans la souffrance, il a été exalté et magnifié au-dessus de tout nom (Ph 2,9). J'entends, bien sûr, en tant qu'homme (exalté); car, en tant que Dieu, il se l'est aussi octroyé (I Tim 3,16).

C'est pourquoi celui qui nous considère comme ayant peu de foi parce que nous sommes sujets à l'affliction invente des lois contraires à celles du Christ. Car il est dit : « Dans le monde, vous aurez des tribulations » (Jean 16:33). Or, vous savez que la foi s'accroît d'abord par les épreuves et les persécutions. La vraie foi doit y parvenir de nouveau à la fin, selon la prédiction de Dieu et de ses disciples (Luc 18,8, Ac 14,22, II Th 2,4-8), et seuls les vrais chrétiens subiront les épreuves annoncées. Ces épreuves leur seront infligées par ceux qui n'ont pas une foi véritable. Notre Seigneur a prédit que le mal et la tromperie se multiplieraient dans les derniers jours à tel point que beaucoup des élus (c'est-à-dire les vrais chrétiens) pourraient être trompés.

N. Mais il s'est avéré qu'ils parlaient avec plus de bon sens.

P. Où cela ? Parce que vous parlez des définitions récentes; et quels efforts laborieux elles ont représentés de notre part, comme les Latins eux-mêmes le savent bien, non pas des investigations ou des recherches sur le dogme, puisque, après vérification, bien sûr, ce n'était pas le dogme latin qui aurait été reconnu et confirmé, à vrai dire, mais celui de nos défenseurs, qui alors évitaient les discours et tentaient vainement d'organiser cette grande et coûteuse conférence.

N. Et vous ne pouvez pas réfuter tout cela ?

P. Je ne le peux pas; car les conciles de nos ancêtres soumettaient à des interdictions extrêmes quiconque osait penser sur cette question différemment de ce qu'ils avaient décrété. Et ils disaient partout que le Fils n'est pas la cause du Saint-Esprit et de tout ce que vous déclarez maintenant. En quoi donc péchons-nous si nous reconnaissons la vérité, ce que nul ne peut contester, et si nous n'osons transgresser les décrets restrictifs des Pères, tandis que ceux qui en ont le pouvoir rechignent à le vérifier, mais, comme dans les transactions commerciales, concèdent volontiers et apparemment sans importance quelque chose à la Foi à des étrangers, de loin, comme s'ils proclamaient que nul ne doit s'immiscer dans leurs affaires ?

N. Parlez-vous des conciles postérieurs au schisme ? Mais ceux-ci, en tant que conciles particuliers, ne bénéficient pas d'un tel respect.

P. Cependant, les nombreux conciles particuliers qui ont eu lieu avant et entre les conciles œcuméniques sont honorés au même titre que ces derniers. Mais je passe sur ce point. Les Latins n'appellent-ils pas leurs conciles postérieurs au schisme des conciles œcuméniques, alors que toute personne sensée dira que le terme « universel » (catholique) s'applique plus justement à ceux qui se sont tenus parmi nous ? Et si quelqu'un le nie, qu'il se prépare (Job 38,3), et je le prouverai. N'est-il pas absurde de ne pas apprendre la justice des Latins eux-mêmes, mais de ne les considérer comme dignes de confiance que dans les cas où nous sommes contre nous, et de ne même pas les prendre en considération lorsqu'ils pourraient nous être utiles par leur exemple ? – Mais les Latins, par malice, nous traiteront plus mal que nos ennemis; ou, du moins, ne nous aideront-ils pas ? Voilà le sommet de votre preuve; aussi, je pense, serez-vous rassuré en l'appliquant. Puisque votre menace se divise en deux, concernant la première, et à juste titre, je dis que puisqu'ils nous attaquent injustement, ils n'y parviendront pas. Car nous voyons que les Latins eux-mêmes échouent parfois dans ce qu'ils entreprennent au mépris de la justice. Et ils n'ont aucune raison de se venger par malice. Car quelles armes avons-nous levées contre eux ?

Quelles villes leur ont-ils prises ? Et eux, au contraire, ne vivent-ils pas dans la nôtre ?²⁶ Et tandis que nous la protégeons et la gardons des ennemis, eux, abusant des droits des citoyens, s'accaparent toutes sortes de profits ?

Mais, dites-vous, avons-nous trompé l'Église latine ? – Et pourtant, nous lui avons parfaitement donné satisfaction en tout ce qu'elle désirait depuis des temps immémoriaux, tandis que nous-mêmes avons paru et paraissions encore ridicules aux yeux de tous, comme les Latins eux-mêmes l'admettent. Et s'il leur avait été impossible d'atteindre leurs objectifs, si nous étions restés prudents. Et s'ils commencent à s'affliger (étant pères, ils ressentiront l'orgueil concernant nos âmes, exposées, comme ils le disent eux-mêmes, au danger de s'éloigner de la vraie vie), ils ne tenteront pas de détruire nos corps. Car, en sages, ils savent eux-mêmes que Dieu n'a laissé libre en l'homme que ceci : le mouvement de la pensée vers la piété parfaite; par conséquent, il ne souhaite pas que ceux qui sont dotés d'une telle capacité soient asservis par des circonstances passagères. Autrement, Il aurait de préférence amené les âmes de tous les hommes à une forme quelconque de témoignage envers Lui, ayant cela pleinement en son pouvoir, s'Il l'avait voulu. Et n'ayant pas réussi à le faire, Il est naturellement en colère même contre ceux qui s'y emploient. Et si certains ont jamais agi ainsi, ils ont mal jugé – ou peut-être bien, selon les circonstances. Dans les relations de notre peuple avec les Latins, il n'y a aucune raison valable de les accuser. Et s'ils décidaient un jour d'agir ainsi, qu'ils fassent ce qui leur plaît, et nous le supporterons. Qu'y a-t-il de plus important que le dogme ?

Et je suis convaincu qu'ils nous aideront dans la guerre autant que possible, pourvu qu'ils fassent preuve de bon sens. Car ce n'est pas à nous qu'ils rendront service par leur aide, mais à la Foi du Christ, à l'Évangile du Christ, qui sont menacés par la prolifération de ces infidèles, non seulement parmi les nôtres, mais aussi parmi ceux qui appartenaient récemment aux Latins eux-mêmes. Car pensez au nombre de personnes qu'ils ont exterminées par l'épée lors de leurs fréquentes attaques contre le pays des Hongrois, réduites en esclavage et, du même coup, plongées dans l'incroyance ! Et cela est arrivé à tous, tandis que nous sommes sauvés et que, par la grâce du Christ, notre ville demeure libre, ce qu'ils échangeaient volontiers contre tous leurs biens. Car à présent, ils ne possèdent qu'un petit pays et peuvent faire la guerre à quelques-uns; et, possédant notre ville, ils espèrent subjuguier l'univers entier. Puisse ni nous ni eux avoir à endurer cela, ni avoir à s'opposer au Christ ! Du moins, lorsque quelqu'un a demandé aux Latins s'ils souhaitaient que tous les peuples soient chrétiens et partagent leurs idées en tout, mais seulement qu'ils n'osent pas adhérer à leur nouvelle croyance, ou que tous se joignent aux divagations fanatiques de Mahomet, alors...

N. Où comptez-vous vous reposer ?

P. Là où je trouverai un endroit sur mon chemin, et là où je devrai m'arrêter à la tombée de la nuit.

N. Je vous jure, je vous donnerai une bonne leçon pour vous moquer de moi !

P. Vous ne frapperez pas quelqu'un qui répond correctement. Mais même si je suis un peu offensé par la pureté du langage, je tiens tout de même à vous sortir de ce mauvais pas. Vous voulez sûrement savoir quel genre de logement j'habite, et dans quel quartier je vis le plus souvent, où je dors et où je fais toutes les autres tâches ménagères ?

N. Exactement; comme vous êtes lent à comprendre !

P. Et pourquoi avez-vous besoin de le savoir ? Ou peut-être le savez-vous très bien. Je me souviens que vous veniez souvent chez moi, que vous y restiez un bon moment et que vous me parliez de ce qui me tracassait alors. Peut-être l'avez-vous oublié à cause de votre bonheur actuel.

N. Il semble que je l'aie oublié, si vous dites vrai. Cependant, je souhaitais vous rencontrer demain, si Dieu le veut; car notre conversation actuelle m'a été très profitable, et je ne peux en dire autant de beaucoup. Mais je présenterai une autre méthode pour parvenir à l'unité. Ou bien condamnez-vous, d'une manière ou d'une autre, le fait de s'en préoccuper ?

P. : Je l'approuverai, si elle est menée correctement; mais il ne vous incombe pas seulement de rechercher ce qui est juste, mais à tous, sans se laisser emporter par les inventions humaines, sans feindre la paix, ni céder aux exigences du monde par crainte ou par nécessité, mais en

discutant des questions ecclésiastiques de manière conciliaire et canonique, même si cela déplaît à certains.

N. : Vous vous exprimez très bien, et je préfère moi-même cette approche. Aussi, je renonce à ce que j'ai dit précédemment, car j'en reconnais moi-même la grande confusion. Quant au dogme, je souhaite apprendre de vous; j'espère également tirer un grand profit de votre expérience à cet égard. Car si vous pouvez résoudre tout ce qui me trouble et me trouble, alors il me sera impossible, comme à d'autres, de ne pas changer d'avis.

P. : Je loue et approuve cela, bien que cela me paraisse impossible; et me poser la question ne serait-il pas parfaitement superflu ? J'ai déjà publié deux livres²⁸ sur ce sujet, que beaucoup ont copiés. Ils vous suffiront amplement. Mais j'ai juré de me taire désormais, et je le jure sur mon âme – et si jamais vous m'entendez parler, accusez-moi de parjure. Je dis cela par crainte qu'en vous souvenant de moi, vous ne commettiez un mauvais acte. Même si rien de vain n'a été dit, la vérité et le courage sont difficiles et déplaisants pour beaucoup. Et rien ne leur semble plus désagréable que de parler de soi, même pour une raison parfaitement juste, de même que ma bonne réputation auprès des honnêtes gens devrait être odieuse aux méchants et aux envieux, car une même chose finira par en devenir une autre, sauf pour les sages et les bien intentionnés. Quant aux livres, quand vous les recevrez, je vous dis ceci : ne portez pas de jugement désapprouvateur en vous rassemblant en assemblée d'ignorants; car vous parleriez contre votre mère. De plus, cela vaut bien mieux que le jugement de ces prétendus connaisseurs; mais seuls ceux qui le comprennent mieux les respecteront. Et si j'ai omis quelque chose d'essentiel, en tant qu'homme de peu de connaissances (je le reconnais), ne m'accusez pas en mon absence, car cela est propre aux femmes et aux personnes mal intentionnées, mais dénoncez-moi en ma présence. Car cela convient aux hommes vrais et sages.

N. Alors c'est vous, simple écolier, qui vous êtes caché de moi si longtemps ? Et en effet, vous deviez vous cacher. Car vous n'êtes plus secrétaire, ni juge, et vous n'enseignes plus les dogmes sacrés à l'église, depuis que je vous ai retiré ces fonctions.

P. Vous n'avez rien pris de ce qui m'appartient légitimement. Si vous parlez de services publics, alors vous avez plutôt privé la patrie de leurs bienfaits, tandis que sans eux, je parais encore plus glorieux aux yeux des personnes sensées. Ainsi, vous m'avez négligé non pas par manque de pompe pour ces services, mais parce que j'étais caché par les nuages. Il n'est nullement surprenant que tout cela ne fût que vaines paroles. Adieu !

